

Que de fois j'ai été sur le point de jeter au feu toutes ces lettres écrites dans ces moments de découragement ou de triomphe !

Mais non, ces lettres écrites pour toi, elles t'appartiennent ; c'est à toi à les jeter au feu, Christophe, et tu les anéantiras, en effet, si tu as pitié de ton ami.

Un jeune prêtre du séminaire de Lyon, qui retourne dans nos montagnes, a bien voulu se charger de toutes ces lettres amoncelées ; il m'a promis de te les faire parvenir par une voie sûre, et j'ai foi en sa loyauté. — C'est un tout jeune homme. — Encore adieu !

TROISIÈME PARTIE

LA LIGNE DROITE

I

LE DÉPART DU FRÈRE CHRISTOPHE

Le frère Christophe ne pouvait se consoler du départ de Prosper. Dans sa douleur, il appelait en vain à son aide les grands poètes et les beaux vers, naguère sa consolation et son orgueil ; le souvenir du noble jeune homme, qui était parti ainsi tout d'un coup, et qu'il avait perdu, peut-être pour ne plus le revoir, venait s'interposer à chaque instant entre le pauvre frère ignorantin et son Virgile, et son Homère. Pour lui, Virgile n'avait plus de bergers, le vieil Homère n'avait plus de héros. Pour lui, la pauvre âme dédoublée, le village n'avait plus ni printemps, ni été, ni automne, ni fleurs, ni fruits, ni fêtes joyeuses, ni espérances ; il était seul à présent ; personne ne l'aimait plus, personne n'était plus là pour se laisser aimer, mon Dieu !

Chaque jour il se promenait aux mêmes lieux où ils se promenaient jadis lui et Prosper ; mais, hélas ! maintenant il était seul à parcourir le rivage bruyant ; on ne voyait plus qu'un pas dans le sable ; le pas léger de l'aimable enfant Prosper avait

disparu. Chaque jour Christophe murmurait tout bas les vers qu'aimait Prosper; mais, hélas! il n'était plus là l'écho vivant, passionné, qui répétait chacun de ces beaux vers avec une noble confiance, les jetant au ciel d'un regard assuré. Pauvre frère! que de fois il se prit à maudire (non pas à maudire, il n'a jamais maudit de sa vie), mais que de fois il se prit à pleurer, en pensant qu'il ne lui était pas permis d'aller rejoindre là-bas, dans l'immense ville où il était perdu, son compagnon, qui peut-être l'attendait! Mais, dans l'âme du frère Christophe, le sentiment du devoir était gravé si profondément, que l'idée ne lui vint pas une seule fois qu'il pouvait être libre, lui aussi, libre comme on est libre quand on n'a rien, quand on n'est rien, et qu'on n'a besoin pour vivre que d'un morceau de pain chaque jour.

Il se soumettait ainsi à la nécessité... Il allait parfois voir la mère de Prosper. Alors c'étaient de belles heures!... Ils parlaient entre eux, elle et lui, de leur enfant, et ils se disaient, l'un l'autre, combien c'était un enfant d'esprit, de gaieté et de bonnes grâces. — Et comme il était savant, madame! — Et comme il était bon, mon pauvre Christophe! Et c'était des deux parts une immense douleur.

Cependant les lettres de Prosper, écrites au jour le jour, n'arrivaient pas à leur adresse. Ces lettres, vous le savez, restaient sur la table de l'exilé à mesure qu'elles étaient écrites. Un an se passa ainsi; à peine Prosper envoya-t-il une lettre à sa mère pour lui dire qu'il était à Paris, heureux et plein d'espoir; mensonge filial qui ne put tromper Christophe. Vous jugez des ennuis du bon frère. Attendre si longtemps! attendre toujours! Il en serait mort, sans un événement que nul ne pouvait prévoir, et qui le jeta malgré lui dans la liberté.

Un lundi matin, le frère Christophe se rendait à son œuvre de chaque jour, quand, à la porte de son école, il fut arrêté par un ordre venu de ses supérieurs de Lyon. Dans cette missive, il était enjoint au frère Christophe de partir sur-le-champ, pour venir rendre compte de sa conduite à monsieur le supérieur du petit séminaire. — Et on ajoutait : *Le frère Christophe doit s'attendre à ne jamais reparaitre dans la commune d'Ampuy.*

Tel était l'ordre; il fallait partir. Aussitôt le pauvre frère dit adieu à sa petite école. Alors, parmi ces enfants confiés à ses soins, enfants objets de tant de soins, et qui croyaient aimer leur maître, ce fut à qui battrait des mains à ce départ, car ils gagnaient au moins deux ou trois jours de congé. Le bon frère ne vit pas la gaieté de ces ingrats. Il prit à la hâte son manteau troué et quelques vieux livres tout usés, avec lesquels il remplit ses deux poches. Plusieurs de ces livres portaient le nom de Prosper.

Quand on sut dans le village que le frère Christophe allait partir, il y eut peu d'étonnement et pas de chagrin. Le frère Christophe déplaisait au village sans que le village sût pourquoi. Que voulez-vous? cet homme était toujours à rêver ou à lire; il se promenait toujours seul sur le rivage; il se cachait dans la foule le dimanche; il ne chantait pas au lutrin; il n'était ni le flatteur ni le parasite de personne; il vivait comme une ombre; il apprenait aux enfants tout ce qu'il devait leur apprendre, sans distinction d'enfant, et le plus riche n'était pas mieux traité que le plus pauvre. Les mieux disposés pour ce pauvre homme ne pouvaient s'empêcher de reconnaître qu'il était fier.

Race ingrate de paysans! Cet homme qui s'en allait à moitié vêtu, sans un morceau de pain dans sa main, sans une pièce de monnaie dans sa poche, il était depuis dix ans l'humble esclave de ce village; il en était le paria! Il s'était chargé bénévolement de la partie la plus pénible de ces travaux rustiques. Pendant que les autres manœuvres attachés à la glèbe suivaient la charrue dans le sillon, au chant des oiseaux du ciel, le frère Christophe, enfermé dans les ténèbres de sa classe, usait sa vie à dégrossir, tant bien que mal, l'intelligence hâtarde de ces petits rustres de sept ans. Pendant qu'au dehors tous les travaux se faisaient en commun, les semailles et la moisson, Christophe accomplissait au dedans et tout seul sa tâche aride, et toujours il en était réduit à ensemençer cette terre ingrate, et jamais le jour de la moisson ne venait pour lui. Appelé le premier à cette vigne rebelle, après avoir supporté toutes les ardeurs du jour, il n'était pas payé de son labeur, même le dernier; le père de famille n'avait pas pour lui un seul regard

ou une consolation. Les enfants qu'il élevait, et qu'il appelait ses enfants toute l'année, une fois sortis de sa tutelle, l'oubliaient, comme fait le moineau franc qui a pris son vol. Donc, nul ne se rencontra à son départ pour lui tendre une main amie, et pour lui dire : — *Adieu, frère!*

Seulement, arrivé au bas du village, sur le bord du ruisseau qui va se jeter dans le Rhône en murmurant sa complainte inarticulée — à l'ombre des cinq noyers qui servent de confins à cette simple commune, Christophe trouva une femme qui était venue l'attendre en ce lieu, pour le voir une dernière fois. Cette femme, faut-il le dire? c'était la mère de Prosper. Pendant que chaque habitant du village s'enfermait ou courait aux champs, pour ne pas rencontrer le digne frère, la mère de Prosper était sortie de sa maison, et sur la route elle avait été attendre Christophe. Au moment où celui-ci allait franchir, en toute sûreté de conscience, ce Rubicon villageois qui le séparait encore du nouveau monde dans lequel il entrait, la mère de Prosper l'arrêta, et elle lui dit adieu d'un mot, d'un regard, d'un geste. Cela voulait dire : — Parlez de moi à mon fils, si jamais vous le retrouvez, Christophe! — Et le regard de Christophe voulait dire aussi : — Madame, je reverrai votre enfant, à coup sûr. Après quoi, elle remit à Christophe les provisions du voyage : un pain blanc, du veau froid, une bouteille bien remplie, quelques vieux écus de six francs tout neufs qu'elle avait conservés pour son fils. Le bon Christophe n'avait jamais vu tant d'argent; aussi l'idée ne lui vint pas que cet argent était pour lui; il pensa que tous ces gros écus étaient destinés à Prosper, et il les serra bien précieusement dans le recoin le plus caché de ses vieux habits.

— Adieu, mon fils! disait la mère de Prosper à Christophe. — Mon fils! jamais Christophe n'avait découvert dans ses plus beaux livres une plus enivrante parole. C'était tout un poème d'espérance, de charité et d'amour qui tombait sur son cœur : Adieu, mon fils! Alors Christophe devint hardi. — Adieu, ma mère! dit-il à la mère de Prosper. Puis, se mettant à genoux, et courbant la tête avec un saint respect : — Vous qui êtes la mère de Prosper, ma mère! bénissez-moi, lui dit-il.

Et il fut béni, en effet, sur la terre et dans le ciel.

Ma mère! ma mère! disait Christophe. C'était la première fois de sa vie qu'il prononçait ce mot-là : Ma mère! Cependant, à mesure qu'il marchait, la bénédiction de cette noble femme marchait devant lui, le protégeant de son ombre, comme la nue de Dieu protégeait les Hébreux dans le désert. A chaque instant son pas devenait plus léger, comme son esprit. Ce noble esprit sortait enfin de sa prison; il s'épanouissait au grand air, il prenait ses belles ailes de printemps. Christophe voyait enfin, non pas encore d'autres hommes, mais déjà d'autres troupeaux et d'autres arbres; il côtoyait le Rhône, et il lui semblait que déjà le Rhône prenait un air plus imposant; il allait voir une grande ville, enfin, il allait voir son supérieur, enfin!

Il marcha ainsi tout le jour dans le plus beau pays qui verdoie sous le soleil : riches vallées, opulentes campagnes, sources limpides, grande route animée, frais sentiers; dix belles lieues à parcourir quand on est jeune et tout chargé de poésie! — Si bien qu'arrivé à Lyon il se dit à lui-même : *Déjà!*

Il était tard lorsqu'il entra dans la ville, et au premier coup d'œil qu'il jeta dans ce vaste gouffre, il eut peur. Ce bruit, ce mouvement, cette poussière, ce nuage là-haut et là-bas, ces deux fleuves qu'il trouvait tout d'un coup sous ses pas, à la place du fleuve unique qu'il avait quitté, quelle épouvante! Il resta longtemps sur le pont, à voir ces deux eaux se heurter, s'attaquer, tourbillonner ensemble, prendre enfin leur parti, et se mêler au loin en grondant. Plus il avançait, et plus il était témoin d'incroyables merveilles : des voitures, des chevaux de luxe, des cris de joie, des femmes parées, des rumeurs sans fin et sans cause; il prêtait l'oreille, il ouvrait son cœur, il relevait la tête pour tout voir. Bientôt, le bruit de cette ville qui